

LAMOTHE, Henri de, *Cinq mois chez les Français d'Amérique. Voyage au Canada et à la Rivière Rouge du Nord*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1879, iv-373 p. + 28 pl. hors texte. [TÉMOIGNAGE DE 1873]

Les extraits présentés ici sont tirés de l'ouvrage rédigé à partir des articles que Lamothe avait publiés antérieurement dans *Le Tour du Monde*. Pour les passages qui suivent, nous avons préféré cette édition à la précédente (voir doc. 37), car, à notre avis, les descriptions y étaient plus étoffées.

«Les passagers étaient nombreux à bord du *Moravian*; toutefois le «french speaking element» – le personnel français – des premières classes se réduisait à quatre voyageurs. D'abord un jeune Canadien de Montréal, tout fraîchement sorti du collège, et que sa famille venait d'envoyer, pour ses débuts dans la vie, faire sans le moindre mentor une excursion de touriste à Londres, Paris, Rome, le Caire et Bombay. Entre autres impressions de voyage, il aimait à raconter une anecdote qui jetait, suivant lui, un jour fâcheux sur l'érudition géographico-historique de l'honorable corporation des hôteliers français. Circonstance aggravante, c'était dans notre premier port de mer, à Marseille. Le maître de l'hôtel où il était descendu, lui voyant écrire le mot «Canada» à la suite de son nom sur le registre réglementaire, lui avait exprimé son profond étonnement de l'entendre parler si correctement notre idiome. «Quelle langue croyez-vous donc que nous parlons au Canada» s'était écrié M. V<sup>\*\*\*</sup>. – Eh! Monsieur, avait riposté, avec l'accent que l'on sait, l'enfant de la Canebière<sup>1</sup>, je croyais que dans ce pays-là tout le monde parlait sauvage!» » (pp. 2-3)<sup>2</sup>

«Le dimanche, l'«habitant» Canadien attelle son «trotteur» à une élégante voiture à ressorts et engage avec ses voisins une sorte de *steeple-chase* dont le but est l'église paroissiale. Les attelages, les belles fourrures, la parure de leurs «blondes»(1), voilà le luxe des Canadiens; et ce luxe tend malheureusement à prendre des proportions inquiétantes pour l'épargne du petit cultivateur, qui ne veut point rester en arrière des gros «habitants». On s'endette, on vend sa terre et l'on part enfin avec toute sa famille pour les manufactures des États-Unis. En 1870, le recensement américain accuse, dans l'État industriel de Massachusetts, la présence de soixante-neuf mille quatre cent quatre-vingt-onze individus nés au Canada, la plupart Canadiens français. L'État de New-York en contenait soixante-dix-huit mille cinq cent dix, l'Union entière près de

<sup>1</sup> «On a donné ce nom à une grande et belle rue de Marseille, qui occupe probablement l'emplacement d'une ancienne chènevière [*canebière*, synonyme de *chènevière* dans le midi de la France].» (*Larousse* 1866)

<sup>2</sup> Comparer avec *Excursion au Canada et à la Rivière Rouge du Nord*, 1875, pp. 97-98.

cinq cent mille. J'aurai à reparler ailleurs de cette émigration si fâcheuse pour le pays et des moyens par lesquels on se propose de l'enrayer. » (pp. 10-11)<sup>3</sup>

« Québec possède plusieurs promenades à la mode. La Plateforme, l'Esplanade, le jardin du gouverneur, celui-ci situé au-dessous de la citadelle à peu de distance du monument élevé à la mémoire de Wolfe et de Montcalm, les deux illustres victimes de la bataille qui décida, en 1759, du sort de l'Amérique française. La Plateforme est un vaste promenoir parqueté en bois, formant corniche au-dessus de la basse ville et d'où l'on jouit d'une vue admirable sur le fleuve, l'Île d'Orléans, Lévis et les collines de la rive droite. C'est la Plateforme, appelée aussi par les Anglais «Durham Terrace», qui devient, durant les belles soirées d'été, le rendez-vous de l'élite de la société québécoise; une élite dont la portion féminine est généralement charmante. Dans les parures, c'est la mode anglaise qui domine; mais à portée de voix on entend bientôt le doux parler de France, qu'un accent tout particulier souligne sans le défigurer. On prétend que cet accent vient de la Normandie, patrie de la grande majorité des premiers colons du Canada. Récemment un Canadien voyageant en France écrivait que c'était à Chartres qu'il en avait trouvé la plus exacte reproduction. Quoi qu'il en soit, ce qui paraît surtout bizarre au Français arrivant d'Europe, c'est l'uniformité même de ce mode de prononciation, aussi bien chez les classes les plus instruites que chez les cultivateurs et les ouvriers. Chez nous, la centralisation, les communications faciles, la fréquentation d'officiers et de fonctionnaires originaires de toutes les parties de la France, tout contribue à faire disparaître du langage des villes les provincialismes relégués désormais dans les campagnes, et à niveler l'accentuation, qui devient à peu près partout celle de la bourgeoisie et de la haute société parisienne. On comprend qu'un isolement de cent ans ait produit l'effet contraire au Canada, en y conservant dans leur intégrité le langage et les expressions en usage dans la première moitié du dix-huitième siècle.

Toutefois ce serait une erreur et une injustice de dire, comme l'ont fait certains voyageurs, qu'au Canada règne le *patois* normand. Tous les mots, ou peu s'en faut, dont se sert «l'habitant» canadien, se trouvent dans nos dictionnaires. Son langage est certainement plus correct que celui qu'on parle encore aujourd'hui dans les classes rurales des provinces d'où sont venus ses ancêtres. Les expressions vraiment caractéristiques sont peu nombreuses, et j'aurai assez souvent l'occasion de les citer dans le cours de ce récit pour qu'il soit inutile d'insister davantage.<sup>4</sup>

---

<sup>3</sup> Comparer avec *Excursion au Canada et à la Rivière Rouge du Nord*, 1875, pp. 100-102.

<sup>4</sup> Comparer avec *Excursion au Canada et à la Rivière Rouge du Nord*, 1875, pp. 106-107.

Il y a quelques années, une forte garnison anglaise occupait Québec; l'imposante citadelle, aujourd'hui ouverte à tous les curieux et gardée seulement par quelques volontaires du pays, se dressait inaccessible aux profanes, hérissée de sentinelles et fière de son surnom de Gibraltar de l'Amérique du Nord; les officiers de l'armée royale faisaient alors l'ornement de toutes les réunions, et l'anglais tendait chaque jour davantage à devenir l'idiome de la bonne compagnie. Aujourd'hui, une réaction en sens inverse a commencé à se produire : les Canadiens anglais de Québec ne dédaignent plus, comme autrefois, d'apprendre notre langue; et si S.A.R. le duc d'Édimbourg revient dans quelques années à Québec, il n'y trouvera probablement plus l'occasion de placer le piquant reproche qui faillit, dit-on, compromettre sa popularité près de la portion féminine de la colonie britannique. Un soir, au bal du gouverneur, le prince, s'approchant d'une jeune miss, lui avait adressé la parole en français. Celle-ci de s'excuser en alléguant son ignorance de cette langue. Surprise de son auguste interlocuteur, qui s'écria aussitôt : «Je ne comprends pas qu'une dame canadienne ne sache point parler français!» La coterie francophobe eut quelque peine à digérer cette exclamation, et l'on assure même que certains de ses membres ne l'ont point encore pardonnée au fils de la reine Victoria. » (pp. 28-31)

« Ce serait ici le lieu de parler de la jeune littérature canadienne française, dont les deux centres sont encore Québec et Montréal, avec un avantage marqué en faveur de Québec; mais le cadre d'un voyage d'excursion ne comporte pas les développements qu'il faudrait donner à un examen même sommaire des productions, chaque jour plus nombreuses et plus soignées, qui assurent déjà une place fort honorable à la Nouvelle-France dans le mouvement intellectuel de notre race. Si la nécessité et l'habitude de parler et d'écrire tantôt dans une langue, tantôt dans l'autre, exercent parfois une influence fâcheuse sur la netteté des expressions et du style des prosateurs, on trouve, en revanche, dans les productions en vers de MM. Fréchette, Crémazie, Lemay, Sulte et autres, une réelle pureté de diction et de rythme, un sentiment très vrai de la poésie française. Parmi les romans, dont l'intrigue roule presque toujours sur des sujets du pays, citons ceux de MM. Chauveau, Doutre, Gérin-Lajoie<sup>5</sup>, de Gaspé et de Boucherville; enfin l'histoire nationale a été remarquablement traitée par plusieurs auteurs, surtout par MM. Ferland et Garneau.

Mais, comme on doit s'y attendre dans un pays neuf, la plus grande partie des écrivains canadiens français se sont adonnés au journalisme, qui a pris, eu égard au chiffre de la

---

<sup>5</sup> On lit *Gerin-Lajoie* dans le texte.

population, des proportions tout américaines. Dans toute la confédération, pour douze cent mille habitants de langue française, nous ne trouvons pas moins de quarante publications périodiques, dont sept ou huit journaux quotidiens. C'est à Québec que se publie le plus ancien journal exclusivement français de l'Amérique du Nord : le *Canadien*, fondé en 1806 et plusieurs fois supprimé au temps de l'omnipotence des gouverneurs anglais. Nous trouvons dans la même ville, sans compter l'*Écho de Lévis* qui se publie sur l'autre rive du Saint-Laurent, trois autres journaux politiques, l'*Événement*, le *Journal de Québec* et le *Courrier du Canada*.

L'*Événement* a pour rédacteur M. Hector Fabre, aujourd'hui sénateur fédéral, et certainement l'un des plus charmants esprits du Canada. La verve toute gauloise, mêlée d'une pointe de scepticisme railleur, avec laquelle il sait fustiger ses adversaires politiques, sans jamais descendre jusqu'à l'injure brutale et violente, si familière, hélas! à la plupart des journalistes de son pays, lui assure une place à part dans la presse périodique bas-canadienne et dans le parti libéral auquel il appartient.

Le *Journal de Québec* était rédigé en 1873 par M. Cauchon, écrivain quelquefois dur et incorrect, mais d'une grande énergie. M. Cauchon, vrai fils de ses œuvres, jadis l'un des chefs du parti conservateur, et depuis rallié aux libéraux, a joué et joue encore un grand rôle dans l'histoire parlementaire de son pays (2).

Le *Courrier du Canada* représente les idées ultracatholiques. Il a eu autrefois pour rédacteurs des écrivains de beaucoup de talent; mais, au moment où je me trouvais au Canada, en 1873, il était écrit en un français des plus fantaisistes; sous ce rapport, il n'avait rien à envier à quelques-unes des feuilles hebdomadaires qui se publient dans les petites villes de l'intérieur.

Le grand écueil du journalisme canadien, c'est la traduction des documents anglais, confiée la plupart du temps à des jeunes gens à peine sortis du collège qui contractent dans cette ingrate besogne des habitudes d'incorrection dont ils ne peuvent plus se défaire. De là ces solécismes bizarres qui, à force d'émailler les colonnes des journaux, finissent par acquérir une sorte de droit de cité dans le langage courant. «Supporter une candidature», «objecter un discours», «faire *application* (demande) pour obtenir un emploi», «démettre (révoquer) un fonctionnaire», voilà quelques-uns des spécimens les plus communs d'anglicismes politiques. Je me souviens, entre autres curiosités, du titre d'un premier-Québec. On y lisait en grosses capitales «De la votation *compulsoire* !!!» J'en passe, et des meilleures. Heureusement le remède se trouve à côté du mal. Une excellente publication pédagogique mensuelle, le *Journal*

*de l'instruction publique* dirigé aujourd'hui par mon ami O. Dunn, écrivain très français et très patriote, malgré l'apparence saxonne de son nom, fait une guerre incessante aux locutions hasardées. Tout dernièrement on a pu affirmer avec preuves à l'appui que, loin de se corrompre, le français parlé au Canada tendait chaque jour davantage, grâce à la diffusion de l'instruction primaire, à s'épurer et à se dégager de tout alliage illicite. » (pp. 33-35)<sup>6</sup>

(1) Dans les paroisses du Bas-Canada, les jeunes filles et les jeunes gens se donnent réciproquement les gracieuses appellations de «blondes» et de «cavaliers». Il est vrai que, d'autre part, les gens mariés, les grands parents, se servent à l'égard du beau sexe d'une expression beaucoup moins galante, bien connue dans tout l'ouest de la France. Pour eux la plus charmante moitié du genre humain ne se compose que de «créatures». Le cultivateur se nomme «habitant».

(2) M. Cauchon a été nommé, en 1878, lieutenant gouverneur de Manitoba. Il est le premier Canadien français qui ait été appelé à ces hautes fonctions dans une province autre que celle de Québec.

---

<sup>6</sup> Comparer avec *Excursion au Canada et à la Rivière Rouge du Nord*, 1875, p. 108.